

LES  
**FRÈRES D'ARMES,**

OU

**LA PAROLE D'HONNEUR,**

**TABLEAU ANECDOTIQUE**

**EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLE A SPECTACLE;**

PAR

**MM. MENISSIER ET SAINT-ANGE.**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE  
THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 17 JUIN 1828.



**A BRUXELLES,**

**AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,**

**CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.**

1828.

PERSONNAGES.

ACTEURS

LE COMTE DE VALERY, lieutenant-général.

M. SIMON.

BONNEAU, vieil avaré.

ÉTIENNE DURAND, maréchal des logis de dragons.

CONSTANT PERRIER, *idem*.

LEDOUX, aubergiste.

MADAME LANGLOIS, mère.

MARIE, sa fille.

JULIENNE, *idem*.

GARÇONS D'AUBERGE.

PAYSANS, PAYSANNES.

DRAGONS.

DE  
PARIS.  
MM.

DE  
BRUXELLES  
MM.

MELCHIOR.

BARON.

PAUL.

VAUTRIN.

DURIEZ.

DUBOURJAL.

Mmes

Mmes

PALMYRE.

DUBOURJAL.

LAURE.

---

*La scène se passe dans un village aux environs de Toulouse.*

---

(Le théâtre représente la principale porte du village ; à droite l'auberge de Ledoux, avec cette enseigne : *Ledoux, aubergiste, agriculteur, vend foin, paille, avoine, et tout ce qui concerne son état* ; à gauche le moulin et la maison de madame Langlois, près d'une des fenêtres, il y a un gros arbre.

LES  
FRÈRES D'ARMES,

OU

LA PAROLE D'HONNEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIENNE, à la fenêtre de la maison de madame Langlois. CONSTANT, à cheval sur une branche d'arbre. MARIE, au rez-de-chaussée; ETIENNE, appuyé sur la fenêtre. Il est cinq heures du matin.

ÉTIENNE.

Comment, mam'selle Marie, depuis dix-huit mois que je vous ai déclaré mon amour, chez l'une de vos tantes, qui habite Toulouse, voilà la première fois que vous avez l'air d'en douter, ce n'est point sentimental.

MARIE.

Dam', monsieur Étienne, c'est que j'aurais tant de chagrin si vous alliez manquer à vos sermens.

ÉTIENNE.

Manquer à mes sermens! est-ce que cela se peut avec cet uniforme-là.

CONSTANT.

Après un an d'absence, n'avons-nous pas profité du rendez-vous qu'on donnait aux troupes dans les environs de Toulouse, pour venir, il y a deux mois, nous installer de nouveau dans ce village... Allez, allez, si nous ne vous avons pas aimées cathégoriquement,

4 LES FRÈRES D'ARMES,

nous aurions eu le temps de vous oublier, en trois cent soixante six jours, année bissextile.

JULIENNE.

Mais enfin, les troupes sont rassemblées; le général qu'on attend d'un jour à l'autre, va arriver; il passera de suite votre régiment en revue; il faudra partir, et peut-être...

MARIE.

Julienne à raison; vous nous quitterez, et nous ne vous reverrons plus.

ÉTIENNE.

N'faites donc pas l'enfant, vous nous reverrez après la campagne... par exemple, si un boulet de canon nous emporte, je ne vous promets pas de revenir.

MARIE.

Un boulet!... y n'manquerait plus que ça.

ÉTIENNE.

Écoutez donc; j' sais bien que c'est accidentel, mais ça s' rencontre quelquefois.

AIR : *De sommeiller ensor, ma chère.*

Dans l' militaire que chacun cite,  
Il est des jours où ça va mal,  
Une ball' nous arriv' plus vite  
Que le bâton de maréchal.

MARIE.

Puisqu'on assure avec un soin extrême  
Contre le feu, la grêle et ses effets,  
On d'vrait ben assurer de même  
Les amoureux contr' les boulets.

CONSTANT.

Dis donc, Étienne, est-ce que ta maîtresse se lamente?

ÉTIENNE.

Sans doute.

CONSTANT.

C'est comme la mienne, je ne peux pas la consoler... ces petites femmes... ça nous aime tant nous autres dragons!...

ÉTIENNE.

Eh bien! pour les consoler, il faut par un baiser...

JULIENNE ET MARIE.

Comment un baiser?

CONSTANT.

Il a raison... Étienne, attention au commandement!... en avant, marche.

*Ils les embrassent toutes deux en même temps. En ce moment, la mère Langlois entre en scène et les surprend.*

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MÈRE LANGLOIS.

MADAME LANGLOIS.

Ah! je vous y prenons, messieurs les enjoleux, drès le grand matin... Ces amoureux, ça n'a jamais envie de dormir... Et vous, Mesdemoiselles, après la défense que je vous avions faite.

ÉTIENNE.

Comment, mère Langlois, vous auriez la barbarie...

CONSTANT.

Vous nous traitez comme si nous étions de francs vauriens.

MADAME LANGLOIS.

Je ne vous disons pas cela, bien au contraire, mes chers enfans; *Les prenant par la main.*

*Air de ma Tante Aurore.*

Il n'est qu'une voix dans l' village,  
Sur vot' sages', sur vot' bon cœur;

## LES FRÈRES D'ARMES,

Vot' boutonnier' porte le gage  
 De vot' courage, de vot' valeur;  
 Bien loin de vous chercher castilles,  
 Tout's les mèr's signant vos contrats,  
 S'raient fièr's d' vous voir de leurs familles.

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Donnez-nous vos fill's, en ce cas.

MADAME LANGLOIS, *parlant.*

Eh bien! franchement, ça me détermine. *Chantant.*

Messieurs, vous ne les aurez pas,  
 Non, Messieurs, vous ne les aurez pas.

MARIE ET JULIENNE.

Mais, ma mère.

MADAME LANGLOIS.

Paix!

MARIE, *à part.*

Est-ce taquinant!

MADAME LANGLOIS.

J'ons mes raisons pour agir ainsi... je n'ons presque rien à donner à mes filles en les mariant; vous n'avez que votre paie... on ne va pas loin avec ça... j' vous l' répétons, il ne faut pas tant seulement y penser.

ÉTIENNE.

Je ne vous demande que la main de Marie.

CONSTANT.

Julienne est trop jolie pour avoir besoin d'une-dot.

MARIE,

Vous les entendez, ma mère.

MADAME LANGLOIS,

Je n' les écoutons pas. (*aux deux soldats.*) Allons, allons.

ÉTIENNE, *à part.*

Elle me fera tourner la tête.

## SCENE II.

7

MADAME LANGLOIS, *les poussant par le bras.*

Tournez-moi les talons; (*à ses filles.*) et vous, rentrez.

CONSTANT.

Vous avez beau faire, malgré vous, nous les aimerons toujours.

MARIE ET JULIENNE.

Nous ne les oublierons jamais.

MADAME LANGLOIS.

Encore!

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons, partez, sans plus de verbiage

Cédez un' fois à la raison,

J'vous défendons de r'venir davantage,

Et d'roucouler autour de ma maison.

CONSTANT, à Étienne.

Sa consigne me désespère.

ÉTIENNE, à Constant.

Souffrirons-nous, sous ces habits,

Qu' malgré nos moustach's, la p'tit mère

Nous fasse aller comm' des conscrits.

MADAME LANGLOIS.

Allons, partez, etc.

ENSEMBLE.

MARIE ET JULIENNE.

Allons, rentrons, avec son verbiage,

Ell' veut toujours avoir raison,

Ell' leur défend de r'venir davantage,

Et d'roucouler autour de not' maison.

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Allons, partons, avec son verbiage,

Ell' veut toujours avoir raison,

Ell' nous défend de r'venir davantage,

Et d'roucouler autour de sa maison.

*Madame Langlois les pousse dehors et fait rentrer ses filles.*

## LES FRÈRES D'ARMES,

## SCÈNE III.

MADAME LANGLOIS.

Ces pauvres jeunes gens... ils ne savent pas combien ça m'a coûté... ça me fait une peine! Ils aiment Marie et Julienne d' si bon cœur... avec quelle joie je leur dirions : soyez mes gendres : mais, ça n'est pas possible!... la disparition du voisin Robert me met dans la nécessité de payer pour lui les quinze cents francs dont j'avais répondu... Ah! loin de pouvoir faire le bonheur des autres, je ne savons vraiment ce que j'allons devenir. Mais, voici monsieur Bonneau, mon créancier, voudra-t-il attendre... je n'osons pas l'espérer.

## SCÈNE IV.

MADAME LANGLOIS, M. BONNEAU.

MADAME LANGLOIS.

Vous voilà, monsieur Bonneau ?

BONNEAU.

Moi-même, ma commère, prêt à vous rendre mes petits devoirs, si j'en étais capable... ah! ça, c'est aujourd'hui que vous payez?... c'est peut-être pour ça que vous m'avez fait venir de si bon matin?

MADAME LANGLOIS.

Hélas! non, monsieur Bonneau, je ne sommes pas encore en m'sure.

BONNEAU.

Pas encore... mais, à quoi pensez-vous donc?... payer ses dettes est de première nécessité.

MADAME LANGLOIS.

Mais, quand on ne le peut pas...



BONNEAU.

C'est égal, on paie toujours... quitte après... Vous savez-bien que c'est aujourd'hui que le jugement que j'ai fait prendre contre vous doit être exécuté... Vrai, en ami, je vous conseille de payer.

MADAME LANGLOIS.

Comment, vous auriez le cœur?..

BONNEAU.

Mais, mon Dieu, ne me parlez donc pas de ça... c'est mon faible... quand je ne l'aurais pas, à quoi cela vous mènerait-il?... il faudrait bien que je l'eusse demain au plus tard... et je ne vois pas, quand je serais sans cœur pendant vingt quatre heures... et puis d'ailleurs vous n'avez pas à vous plaindre... je crois que j'y ai mis des procédés...

MADAME LANGLOIS.

Je ne me plains pas de vous.

BONNEAU.

Je crois bien; trouvez-moi beaucoup de créanciers comme moi : avec quelle douceur je vous ai menée depuis le protêt jusqu'au commandement... Enfin, vous devez vous en souvenir, trois jours après l'échéance du billet, nous tenions ensemble l'enfant du gros Mathurin... quel compère je faisais!.. comme j'étais empressé près de vous!.. on n'aurait jamais dit que je vous poursuivais.

*Air : Vos maris en Palestine.*

Mon huissier, à ma prière,  
 En vous portant son protêt,  
 Vous l'offrit, petite mère,  
 Sous la forme d'un poulet.  
 On l'aurait pris, je parie,  
 Pour un billet doux charmant, (bis.)  
 Sans l' timbre de la régie  
 Et le coût d'enregistrement.

## LES FRÈRES D'ARMES ,

MADAME LANGLOIS.

Sans doute, monsieur Bonneau.

BONNEAU.

Et l'assignation donc... je m'en souviens encore... c'était le jour du baptême ; vous ne vous attendiez pas à la trouver au fond d'un sac de dragées... bref, personne ne s'est encore douté de rien.

MADAME LANGLOIS.

Mais si vous faites saisir chez moi, songez donc au scandale que cela va produire.

BONNEAU.

Sans doute, sans doute... je comprends bien ça... mais que diable ! avec les meilleures volontés du monde, je ne peux pas non plus vous faire saisir sous enveloppe.

MADAME LANGLOIS.

Ainsi donc, si je ne vous paie pas, je me verrai déposséder.

BONNEAU.

Écoutez, il y a peut-être un moyen d'arranger tout cela.

MADAME LANGLOIS, *vivement*.

Et lequel ?

BONNEAU.

Voyez-vous, j'ai une furieuse responsabilité : je ne suis pas le seul prêteur qui oblige... je me dois au corps cher et respectable des créanciers.

*Air : Femmes, voulez-vous éprouver.*

Dans la vie il est des moments  
 Bien cruels pour un cœur sensible,  
 Il faut bannir ses plus chers sentimens,  
 L'honneur seul est inamovible.

*S'essuyant les yeux.*

Voyez mes pleurs et mes regrets,

Car si je fais avec rudesse  
Saisir votre bien, vos effets,  
Ce n'est que par délicatesse.

Si les autres me voyaient m'attendrir si facilement,  
ils pourraient me dire, avec raison, que je gâte le  
métier.

MADAME LANGLOIS.

Eh bien?

BONNEAU.

Eh bien! si vous me faisiez entrer dans votre fa-  
mille...

MADAME LANGLOIS.

Comment?

BONNEAU.

Comment?... en me donnant une de vos filles en ma-  
riage... ils trouveraient tout simple que l'amour filial...  
vous comprenez?

MADAME LANGLOIS.

Eh quoi! sérieusement.

BONNEAU.

Celle que vous voudrez; ça m'est égal... la triste ou  
la gaie... je n'y tiens pas, pourvu que ma femme ait  
soin de moi quand je serai malade... qu'elle fasse ma  
partie de piquet quand je serai bien portant... je suis  
content... d'ailleurs, j'ai mes raisons... et ma goutte  
donc.

MADAME LANGLOIS, *à part*.

Ma pauvre fille!.. ce serait la sacrifier... un homme  
qui se grise!..

BONNEAU, *à part*.

Elle se consulte.

MADAME LANGLOIS, *à part*.

Et je mériterions que le ciel me privât du bonheur si  
doux pour une mère, celui de r'naître dans ses enfans.

BONNEAU.

Eh bien ! commère, vous acceptez ?

MADAME LANGLOIS.

Vous vous trompez, monsieur Bonneau, jamais une de mes filles ne sera à vous.

BONNEAU.

Comment ?

MADAME LANGLOIS.

Vous m'avez entendu... faites ce que vous voudrez...  
(*on entend Ledoux appeler ses garçons.*) On vient...  
retrons, je ne puis plus y tenir.

## SCÈNE V.

BONNEAU, LEDOUX, *une broche à la main.*

GARÇONS.

LEDOUX.

Allons, allons, à l'ouvrage, il faut que tout soit prêt  
dans deux heures.

UN GARÇON.

Soyez tranquille, l' bourgeois, tous les dinons sont  
à la broche.

LEDOUX.

Hé bien ! va les retourner ; et vous autres, à la cave,  
au grenier, et partout.

BONNEAU.

Eh ! mon Dieu ! mon cher Ledoux, pourquoi tout ce  
remue-ménage.

LEDOUX.

Comment, vous ne savez pas que c'est monsieur Si-  
mon ?

BONNEAU.

Monsieur Simon ! ce riche commerçant retiré ; ce  
notable de l'endroit?... c'est un homme utile à connai-

tre... Hé bien! qu'est-ce qu'il veut donc faire de tous ces dindons là?..

LEDOUX.

Il donne un grand repas, je ne suis pas en l'honneur de quel saint... il a invité tout le village.

BONNEAU.

Tout le village? alors, j'en suis.

LEDOUX.

Sans doute.

BONNEAU.

Dites-donc, je voudrais parler à cet étranger qui loge chez vous depuis quatre jours.

LEDOUX.

Ah! c' négociant qui voyage pour les affaires de son commerce, et qu'on appelle monsieur Bertrand?... voilà un homme comme il faudrait qu'ils soient tous... je vous en répons... je ne le connais pas, mais c'est égal.

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Chez moi descendant un matin,

Il se fait donner au plus vite

Un bon déjeuner, un bon gîte;

Le dîner vient, il boit d'excellent vin

Et r'commence le lendemain.

Chaque jour, je crains qu'il ne parte,

J'en aurais le plus grand regret,

Car sans la lire il paie toujours la carte...

Ah! l'honnête homme que ça fait. (bis.)

BONNEAU, à part.

Il paraît que c'est un richard.

LEDOUX.

Qu'est-ce que vous lui voulez donc?..

BONNEAU.

Ah ça! depuis quand est-on forcé de rendre compte de ses affaires importantes à un gargotier?..

LEDOUX.

A un?..

BONNEAU.

Gargotier.

LEDOUX.

Gargotier!... il l'a dit!... ah çà! est-ce qu'il aurait  
 bu son petit coup?.. apprenez monsieur Bonneau qu'un  
 gargotier vaut bien un usurier.

BONNEAU, *levant sa canne.*

Qu'appellez-vous un usurier!.. si je ne retenais pas  
 ma colère!..

LEDOUX, *levant sa broche.*

N'approchez pas! ou je vous embroche comme les  
 dindons qui sont là-bas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Pour tromper un pauvre vieillard : (du Tableau  
 parlant.)*

LEDOUX.

C'est indigne!... rentrons chez nous.

Oser en faire un pareil outrage,

A moi, le traiteur du village, (bis.)

Tremblez d'augmenter mon courroux.

BONNEAU.

C'est indigne! retirons-nous,

Malgré mes vertus et mon âge,

Oser faire un pareil outrage

A l'un des plus riches du village,

Tremblez d'augmenter mon courroux.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. SIMON, TOUT LE VILLAGE.

M. SIMON.

D'où vient ce bruit, accourez tous,

Le feu serait-il au village,

Pourquoi faire tant de tapage?..

Mais d'où peut donc venir leur rage ?  
Calmez, calmez votre courroux.

CHOEUR DE VILLAGROIS.

D'où vient ce bruit accourons tous,  
Le feu serait-il au village ?  
Quoi ! ce sont eux qui font tapage !  
Pourquoi cett' disput', et cett' rage ?  
Calmez, calmez votre courroux.

SIMON.

Eh bien, hé bien, monsieur Bonneau, et toi, Ledoux, vous vous disputez un jour de fête!... y pensez-vous ? allons, la paix morbleu!.. ah çà ! Ledoux, il faut te distinguer, mon garçon.

LEDOUX.

Oui, monsieur Simon... (*à part.*) gargotier!..

SIMON, *à Bonneau.*

Vous êtes des nôtres, monsieur Bonneau.

BONNEAU.

Oui, monsieur Simon... (*à part.*) usurier !

SIMON, *aux paysans.*

Ah çà ! mes enfans, il est tems de vous apprendre pourquoi je vous ai fait suspendre vos travaux... Écoutez-moi, et songez bien à faire tout ce que je vous prescrirai.

LES PAYSANS.

Oui, monsieur Simon ; oui, monsieur Simon.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE DE VALÉRY.

*Il est vêtu en bourgeois ; en voyant tant de monde rassemblé, il s'arrête au fond.*

SIMON.

Vous n'ignorez pas que c'est aujourd'hui que mon-

sieur le lieutenant général, comte de Valéry, va arriver pour passer en revue le 8<sup>e</sup> régiment de Dragons, dont les deux maréchaux des logis, Étienne et Constant, que vous chérissez tous, font partie... En ma qualité de doyen, il était de mon devoir de vous rassembler pour recevoir dignement ce brave officier.

LE COMTE, *à part.*

Monsieur Simon songe à tout.

SIMON.

Mais ce qui va vous faire pour le moins autant de plaisir, c'est que cette fête qui ne devait être que d'étiquette, va devenir aussi celle de la reconnaissance.

TOUS.

De la reconnaissance?..

SIMON.

Vous n'avez pas oublié ce funeste incendie qui pensa, il y a environ un an, dévorer une partie de vos habitations ; vous vous rappelez parfaitement ces deux jeunes gens qui, dans ce moment, traversaient par hasard le village.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Ces deux soldats au fort de l'incendie,  
 Sans hésiter s'élancent à l'instant,  
 Pour nous sauver, ils bravent sa furie,  
 Le feu s'éteint ; autour d'eux accourant,  
 Chacun de nous leur dit en se pressant :  
 Ah ! recevez nos éloges sincères...  
 A toute bride on les voit s'évader  
 En nous criant : ne sommes-nous pas frères ?  
 Entre parens ne doit-on pas s'aider ?  
 Nous devons (*bis*) nous aider.

Eh bien ! mes amis, depuis deux mois ils sont au milieu de vous. Écoutez cette lettre que le fils du vieux Lambert, qui s'est engagé depuis six mois, vient de m'écrire. (*Il lit.*)



MONSIEUR ET AMI.

« En garnison à Strasbourg, le hasard vient de me faire  
 « découvrir les auteurs du beau trait qui sauva notre village,  
 « il y a environ un an. Le régiment que Constant Perrier et  
 « Étienne Durand ont quitté pour entrer dans le 8<sup>e</sup> de dra-  
 « gons, est ici, et je viens d'apprendre de la bouche même  
 « du capitaine, que c'est à ces deux braves que nous devons  
 « tant de reconnaissance. Si jamais ils viennent à passer chez  
 « nous, je m'en rapporte à vous, monsieur Simon, pour  
 « traiter comme ils le méritent deux hommes dont les noms  
 « doivent être gravés dans nos cœurs. »

LE COMTE, *à part.*

Les braves gens!

BONNEAU.

Comment, monsieur Simon, c'est aux Dragons  
 Étienne et Constant...

SIMON.

Oui, mes amis, et ce qui va encore redoubler pour  
 eux votre attachement, c'est que ces deux militaires,  
 aussi modestes que vaillans, n'ont jamais été à une  
 affaire sans donner des preuves de la valeur la plus  
 éclatante. A la dernière bataille, Étienne enleva deux  
 drapeaux à l'ennemi, et Constant, après avoir fait un  
 général prisonnier, sauva encore la vie à son capitaine.

LE COMTE, *s'avancant.*

Voilà deux beaux traits.

SIMON.

Ah! c'est vous, monsieur Bertrand?..

BONNEAU.

Monsieur Bertrand!

SIMON.

Je suis bien aise que vous soyez témoin de la ma-  
 nière dont nous allons fêter deux braves qui croyaient  
 se dérober à notre admiration.

## LES FRÈRES D'ARMES,

LE COMTE.

Croyez que je la partage sincèrement.

*Air : Dans son castel, dame du haut lignage.*

Je vais goûter des plaisirs sans mélanges :

On m'a toujours vu chercher ardemment

L'occasion de donner des louanges :

On la rencontre, hélas ! si rarement.

Oui, l'intérêt, voilà le nouveau code.

Puisqu'ici-bas où tout est dépravé,

Chez tant de gens l'honneur n'est plus de mode,

Fêtons au moins ceux qui l'ont conservé.

*On reprend les deux derniers vers.*BONNEAU, *bas au comte.*

Monsieur Bertrand, je voudrais vous parler en particulier.

SIMON.

Allons, mes amis, je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous avez à faire. Nos jeunes gens vont bientôt venir; allez tout préparer pour que la fête soit complète.

TOUS.

Oui, monsieur Simon.

CHŒUR.

*Air : Anglaise de Leicester.*

Selon son désir,

Hâtons-nous d'courir ;

D' suit' réunissons

De ces cantons,

Filles et garçons,

Et vit' revenons

Pour fêter les deux Dragons.

*Les paysans se retirent, et Simon entre avec Ledoux dans l'auberge.*

SIMON.

Au revoir, monsieur Bertrand.

## SCÈNE VIII.

## LE COMTE, BONNEAU.

BONNEAU.

Les voilà partis, c'est bien heureux; ces gens-là vous ont une reconnaissance à briser le tympan.

LE COMTE.

Vous voulez me parler, Monsieur ?

BONNEAU.

Oui, monsieur Bertrand; associé d'une maison de banque de Toulouse, je suis chargé de vous remettre une somme de mille écus que vous avez tirée sur elle, et de vous donner en même temps cette lettre.

LE COMTE.

Une lettre ! elle est de mon chef d'état-major; que me veut-il?.. *Il lit à voix basse.*

« Je ne sais, M. le comte, si vous serez satisfait de l'incognito que vous avez voulu garder pour mieux connaître les troupes que vous êtes appelé à commander. Vous n'avez pas oublié qu'elles sont toutes rassemblées, et que vous devez commencer aujourd'hui votre inspection par le huitième de dragons. Je serai donc à quatre heures au village que vous avez choisi pour votre quartier d'observation. Votre état-major me suivra. »

BONNEAU, à part.

C'est quelque opération de commerce qu'on lui propose, il faut que je tâche d'en avoir ma part.

LE COMTE, à Bonneau.

Vous n'avez plus rien?..

BONNEAU, l'interrompant.

Au contraire, monsieur, et les mille écus?..

LE COMTE.

Eh bien ! monsieur, je suis prêt...

BONNEAU.

A recevoir... je conçois ça... Mais si c'est pour les employer dans le commerce?..

LE COMTE.

Comment ! dans le commerce?..

BONNEAU.

Sans doute... n'êtes-vous pas négociant?..

LE COMTE.

C'est vrai, je l'avais oublié... mais, monsieur Bonneau, nos commerces diffèrent un peu. (*On entend chanter dans la coulisse Étienne et Constant.*) J'entends, je crois, nos maréchaux-des-logis.

BONNEAU, *vivement.*

Les deux maréchaux-des-logis?.. J'ai certain petit vin à aller goûter; monsieur Bertrand, dans deux heures vous aurez votre somme. (*Il sort précipitamment du côté opposé aux militaires qui entrent en scène.*)

## SCÈNE IX.

LE COMTE, ÉTIENNE, CONSTANT.

*Les deux Dragons sont en grande tenue.*

LE COMTE, *à part.*

Les voilà! ils ignorent ce que j'ai appris sur leur compte. Voyons si monsieur Simon n'est pas trop prévenu en leur faveur?.. (*haut.*) Bon jour, mes braves!...

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Bonjour, monsieur Bertrand.

LE COMTE.

En vous voyant vous diriger vers l'auberge de Ledoux, on n'a pas besoin de vous demander ce que vous allez y faire... les militaires ont toujours bon appétit.

CONSTANT.

Ah! oui, parce que, voyez vous, l'exercice ça fait faire du mouvement.

LE COMTE.

Mais alors, si vous voulez me faire le plaisir d'accepter mon déjeuner?...

CONSTANT.

Diable! vous venez un peu tard... c'est fâcheux!

LE COMTE.

Comment?

CONSTANT.

Est-ce que vous ne voyez pas la grande tenue?... est-ce que nous n'avons pas la tournure de gens invités?... C'est monsieur Simon qui est probablement aujourd'hui en humeur de régaler...

LE COMTE.

De régaler?....

CONSTANT.

Oui, et quand ces idées là lui prennent, comme il n'y a dans le village que nous qui puissions lui tenir tête... c'est à nous qu'il donne la préférence.

LE COMTE.

Je comprends. Ah! ça, mes amis, quel âge avez-vous?

TOUS DEUX.

Vingt-sept ans.

LE COMTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes au service?...

TOUS DEUX.

Six ans.

LE COMTE.

De quel pays êtes-vous?

TOUS DEUX.

De Melun.

LE COMTE.

Ah! çà, mais si vous répondiez l'un après l'autre, au moins?...

ÉTIENNE.

Cela ne se peut pas, puisqu'entre nous, tout fut égal jusqu'à présent.

LE COMTE.

Comment?

ÉTIENNE.

Oui, Monsieur, Constant et moi nous ne faisons qu'un : nous sommes nés le même jour, nous avons été élevés ensemble ; quand je partis pour l'armée, il ne voulut pas me quitter, et il s'engagea dans le même régiment que moi ; dans une affaire, si je donnais un coup de sabre d'un côté, vite il en donnait un de l'autre ; et la bataille finie, après nous être embrassés, quand ce n'était pas moi qui pansais sa blessure, c'était lui qui soignait la mienne.

Ain : *Vaudeville de Turenne.*

TOUS DEUX.

D'puis vingt sept ans, jetés dans cette vie,  
Bref nous n'avons qu'un' volonté, qu'un cœur.

CONSTANT.

Ne pas l' quitter, voilà ma seule envie.

ÉTIENNE.

Viv' près de lui, voilà mon vrai bonheur. *(bis.)*

*Portant la main à leurs casques.*

TOUS DEUX.

Dieu tutélaire, qui toujours nous rassemble,  
Accorde-nous, pour prix d' quelques vertus,  
Puisqu'ici-bas ensembl' nous sommes venus,  
La grâce d'en repartir ensemble.

LE COMTE, *à part.*

Ils m'intéressent vivement.

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Non, mais c'est qu'il croyait..

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

LE COMTE.

Lequel de vous, sur le champ de bataille  
Prit deux drapeaux?...TOUS DEUX ; *se désignant.*

Monsieur, c'est lui.

LE COMTE.

Lequel de vous sauva, sous la mitraille,  
Son officier?...TOUS DEUX, *de même.*

Monsieur, c'est lui.

LE COMTE.

Qui de vous deux prit, dans un combat grave,  
Un général?... <TOUS DEUX, *de même.*

C'est encor' lui.

LE COMTE, *après une pause.*

Qui de vous deux, enfin, est le plus brave?

TOUS DEUX, *de même.*

C'est toujours lui, c'est toujours lui. (bis.)

LE COMTE.

Lui, lui... mais qui donc?...

CONSTANT.

Eh morbléu ! puisque nos actions sont en commun,  
il n'y a pas besoin de vous répéter que, comme nos cœurs,  
nos deux noms sont inséparables.LE COMTE, *à part.*

Il est inutile d'en entendre davantage.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, M. SIMON.

SIMON.

Allons donc, mes braves... vous vous êtes bien fait

attendre... Le papa Ledoux s'impatiente, ses rôtis brûlent, le vin s'échauffe... qu'est-ce que c'est qu'une pareille insubordination?...

CONSTANT.

Le vin s'échauffe!... diable! monsieur Simon, je sais ce que c'est que la discipline, et je suis prêt à obéir.

ÉTIENNE, *riant*.

Le vin s'échauffe!... j'attends le signal de l'attaque.

CONSTANT.

Mais nous direz-vous au moins pourquoi vous nous traitez aussi splendidement?...

SIMON.

J'entends les convives, de la joie, morbleu!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME LANGLOIS, MARIE, JULIENNE, LEDOUX, GARÇONS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, DRAGONS.

CHOEUR.

AIR : *Pardon, Monsieur, de la méprise.*

Dans ce beau jour qu' chacun s'égaie,  
Nous aurions tort de nous gêner,  
Puisque c'est m'sieur Simon qui paie,  
Comme nous allons nous en donner!

LEDoux, à un garçon.

D' peur que l'on nous chante une gamme,  
Sers chaud, dépêch'-toi, mon garçon,  
D' mettre une caill' pour chaque femme,  
Pour chaque mari d' mettre un dindon.

CHOEUR.

Dans ce beau jour, etc.

ÉTIENNE.

Oui, c'est cela, vive la gaité et celui qui nous régale! vive monsieur Simon!



SIMON.

Il est bien question de moi ; c'est de vous, mes braves, qu'il s'agit.

ÉTIENNE ET CONSTANT.

De nous ?...

TOUS.

Oui, oui, vive Étienne Durand!... vive Constant Perrier!...

ÉTIENNE ET CONSTANT, *à part.*

Nous sommes reconnus. (*haut.*) Mes amis, que faites-vous ?

SIMON.

Une partie des habitans de ce village ne vous doit-elle pas le bonheur?... sans vous, sans votre généreux dévouement, leurs habitations devenaient la proie des flammes !

MADAME LANGLOIS.

Quoi!... ce serait?...

MARIE ET JULIENNE, *vivement.*

Oui, ma mère, ce sont eux...

SIMON.

Votre modestie vous a fait garder le silence ; mais nos cœurs vous ont reconnus... vous êtes les deux braves sous-officiers qui, l'année dernière, au péril de leurs vies...

ÉTIENNE ET CONSTANT, *émus.*

Monsieur Simon...

LE COMTE, *à part.*

Les braves garçons!... (*haut.*) Mes amis, ne rougissez pas plus de cette belle action, que vous ne rougiriez d'une victoire.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Oui, ce trait est des plus honorables,  
On ne peut trop en relever l'éclat ;

## LES FRÈRES D'ARMES,

Car, sauver la vie à ses semblables,  
 C'est déjà bien mériter de l'état.  
 Mais arracher à l'affreuse misère  
 Celui qui, méprisant les profits,  
 Pour nous nourrir va défricher la terre,  
 C'est servir deux fois son pays. (ter.)

ÉTIENNE.

Monsieur Bertrand !...

SIMON.

Vous avez beau dire et beau faire, vous n'échapperez pas à leur reconnaissance... mais le repas est prêt... à table !...

*On se met à table, les deux Dragons au milieu, madame Langlois et ses filles à côté d'eux, le comte et Simon à gauche, les notables ensuite.*

ÉTIENNE.

A la santé de monsieur Simon !

TOUS.

A la santé de monsieur Simon !

LEDOUX.

Avec la permission de la société, pendant qu'vous mangerez, j'vais chanter à c'te jeunesse la ronde du tambour.

CONSTANT.

Ça va !...

LEDOUX.

Attention !

## RONDE DU TAMBOUR.

*Air de Monsieur Botte.*

Tambour depuis mon premier âge,  
 A la tête d' nos régimens,  
 Je m' distinguai par mon courage,  
 Et surtout par mes roulemens ;

Au champ d'honneur, d'un' façon large,  
 J' battais la diane et la charge,  
 Et r'lan tanplan rapataplan, (bis.)  
 C'est ainsi qu' j'allais en avant. (bis.)

*Les convives reprennent en chœur et r'lan tanplan, et les  
 paysans dansent.*

Quand j' rencontrais une fillette,  
 J' marchais vers ell' au pas r'doublé,  
 Et quand j'attaquais la pauvrete,  
 Son petit cœur était troublé;  
 Tambour battant avec audace,  
 Toujours sûr d'emporter la place,  
 Et r'lan tan plan rapataplan, (bis.)  
 C'est ainsi qu' j'allais en avant. (bis.)

A Marengo, sans qu'on m' chicane,  
 Je puis dir', foi de tambour français,  
 Que mes baguett's et ma peau d'âne,  
 D' la joûrnée ont fait le succès.  
 Parmi les boulets, la mitraille,  
 Ferm' comm' un roc sur l' champ d' bataille,  
 Et r'lan tan plan, rapataplan, (bis.)  
 C'est ainsi qu' j'allais en avant. (bis.)

*SIMON, se levant.*

C'est bien, mes enfans; ce soir, après la revue du  
 général, on dansera ici. Ledoux, veillez à ce qu'il y  
 ait du vin pour tout le monde; venez-vous avec moi,  
 monsieur Bertrand?...

LE COMTE.

Volontiers.

CHOEUR.

*Ain : Allons danser sous ces ormeaux.*

Pour quelques heur's d'ici partons :  
 Pour la revue,  
 Qu'on s'évertue ;  
 Mais dès le soir nous reviendrons,  
 Danser au son des violons.

LES FRÈRES D'ARMES,  
SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN PAYSAN, à madame Langlois.

LE PAYSAN.

Madame Langlois, il y a chez vous des gens de bien mauvaise mine. Ils vous demandent.

MADAME LANGLOIS.

Grand Dieu! venez avec moi, mes enfans.

MARIE, *bas, en passant près d'Étienne.*

Ne vous éloignez pas, monsieur Étienne, nous allons revenir.

*Elles sortent.*

CONSTANT.

Eh bien! Étienne?...

ÉTIENNE.

Eh bien! Constant?

CONSTANT, *mettant la main sur son cœur.*

Je sens là quelque chose qui me fait un plaisir!...

ÉTIENNE.

Ça produit toujours cet effet là, quand on a fait une bonne action.

CONSTANT.

Les braves gens! .. comme si ça en valait la peine... mais que vois-je! mademoiselle Marie tout en larmes.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE, *pleurant.*

MARIE.

J'en mourrai de chagrin.

CONSTANT.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle Marie?...

MARIE.

Monsieur Étienne, monsieur Constant, vous ne savez pas? ah! mon Dieu! mon Dieu!

ÉTIENNE:

Ne pleurez donc pas comme ça!...

MARIE.

Il y a dans le moulin des hommes de justice qui vont saisir. Monsieur Bonneau est à leur tête, et rien ne peut toucher son ame.

CONSTANT.

Saisir!... et pourquoi cela, Mademoiselle?...

MARIE.

Il faut lui compter, ce matin même, quinze cents francs, ou il vend tout ce que nous possédons.

ÉTIENNE.

Vendre tout ce que vous possédez!... il faut empêcher ça, corbleu! cette pauvre madame Langlois! je comprends à présent pourquoi elle s'obstinait à nous refuser... mais nous la forcerons à nous accepter pour gendres... quinze cents francs, on trouve ça partout.

MARIE.

Hélas!

CONSTANT.

Retournez auprès de votre mère, mademoiselle Marie.

ÉTIENNE.

Tâchez de la consoler; dites-lui que nous allons nous occuper...

MARIE.

Ah! c'en est fait de notre moulin.

CONSTANT.

Avant une heure vous aurez la somme.

MARIE.

Ah! mon cher Étienne, et vous, monsieur Constant, ma sœur et moi, nous vous aimions déjà beaucoup; mais si vous sauvez notre mère de ce mauvais pas, nous vous aimerons encore davantage.

/CONSTANT.

«Allez, allez, nous répondons de tout.

*Marie sort en courant.*

## SCÈNE XIV.

ÉTIENNE, CONSTANT.

ÉTIENNE.

Cette pauvre madame Langlois!... Allons, Constant, il n'y a pas à balancer, il faut se fendre, mon garçon... la main à la poche et dans le porte-manteau.

CONSTANT.

Mais tu sais bien que nous ne possédons rien.

ÉTIENNE.

C'est égal, il faut donner tout ce que nous avons... Allons, retourne tes poches... Voilà dix francs.

CONSTANT.

Tiens, en voilà douze.

ÉTIENNE, *les prenant.*

Bon, bon, ajoute ces cinq francs-là... après?...

CONSTANT.

Après? c'est tout...

ÉTIENNE.

Comment!... douze et cinq, dix-sept, et dix, vingt-sept... Diable! vingt-sept francs pour aller à quinze cents francs... il y a de la marge... Mille boulets!... pourquoi faut-il que nous ne soyons pas nés avec dix mille livres de rentes.

CONSTANT.

Si au moins nous avons encore les mille écus que nous avons trouvés dans la ceinture du général ennemi...

ÉTIENNE.

Et triple carabine, il ne nous est pas permis de les

regretter... et cet ancien dont nous avons assuré le sort?...

*Air : Le choix qu'a fait tout le village.*

C'était un soir au milieu de la plaine,  
Un cuirassier luttait contr' vingt hussards,  
Nous accourons de la ville prochaine,  
Nous les poussons jusqu'au pied des remparts.  
Malgré leur nombr' par cett' troupe ennemie,  
Cett' vieill' moustach' s'était en les chargeant  
Fait mutiler pour défendr' la patrie,  
Nous ne pouvions mieux placer notre argent.

CONSTANT.

L'heure s'écoule... Nous ne pourrons tenir notre parole.

*On entend dans la coulisse chanter Bonneau.*

ÉTIENNE.

Quelqu'un vient.

CONSTANT, regardant.

C'est ce vieux monsieur Bonneau.

ÉTIENNE.

Monsieur Bonneau! nous sommes sauvés!.. on dit qu' c'est son métier d' prêter d' l'argent... attends, attends, j' vas lui parler.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, BONNEAU un peu échauffé entre en chantant.

BONNEAU.

Moi, je pense comme Grégoire,  
J'aime mieux boire...

Le petit vin est vraiment excellent... joli bouquet!  
j'en ferai ma provision.

ÉTIENNE.

Monsieur Bonneau, vous pouvez nous rendre un service signalé,

BONNEAU.

Comment donc, Messieurs, mais de tout mon cœur;

quand il faut rendre service et que ça me rapporte, je suis toujours là !

ÉTIENNE, à Constant.

Tu vois, mon cher. ( *A Bonneau.* ) Il faut nous prêter à l'instant quinze cents francs.

BONNEAU.

Quinze cents francs?..

ÉTIENNE.

Oh! il ne faut pas que ça vous effraie; chacun son métier... nous paierons l'intérêt en conscience.

BONNEAU.

L'intérêt en conscience... il n'y a pas de profit... ( *A part.* ) Par exemple, si je m'attendais... *Il rit.*

CONSTANT.

N'êtes-vous pas usurier?..

BONNEAU, à part.

Ah! ça, mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous... ( *Haut.* ) Usurier!... Sachez, Messieurs, que jamais... quinze cents francs?... encore faudrait-il offrir des gages... des répondans...

ÉTIENNE.

Monsieur Bonneau, laissez-vous attendrir.

CONSTANT, à part.

Un usurier, est-ce que ça a un cœur?..

BONNEAU.

C'est ça, dites donc, quinze cents francs à des soldats pour aller les jouer à la drogue.

CONSTANT.

Mille cartouches!..

BONNEAU.

Au milieu des pots de bière et du tabac.

ÉTIENNE, le saisissant par son habit.

Misérable... tu es indigne de nous comprendre...



garde ton argent, puisque rien ne peut t'engager à t'en dessaisir, mais cesse de nous insulter, ou morbleu!..

CONSTANT, *retirant Étienne.*

Laisse-le... un usurier, ça n'en vaut pas la peine.

BONNEAU, *tremblant.*

Mais, Messieurs! Messieurs!...

ÉTIENNE.

Vas-t'en!

BONNEAU, *se glissant dans l'auberge.*

Voilà une jolie manière d'emprunter de l'argent.

## SCÈNE XVI.

ÉTIENNE, CONSTANT.

ÉTIENNE, *sur le devant de la scène.*

Le misérable!... il nous quitte en se moquant de nous, et peut-être sa bourse va-t-elle s'ouvrir à l'instant à l'intrigue.

CONSTANT.

Eh bien! comment allons-nous faire?

ÉTIENNE.

Je n'en sais rien... cette pauvre Marie qui était si joyeuse en nous quittant!

CONSTANT.

Écoute, allons trouver la mère Langlois... Nous avons de bons bras, nous travaillerons pour elle... et...

ÉTIENNE.

Arrête... il me vient une idée... Cette fête qu'on vient de nous donner... Ces cris de joie qui retentissaient à notre oreille... dis donc, Constant, est-ce que par hasard nous serions plus braves gens que les braves gens qui nous entouraient?...

CONSTANT.

Comment?...

ÉTIENNE.

Il me semble que ce n'était qu'à nous que la fête s'adressait.

CONSTANT.

Ah ! Étienne, de la vanité ?...

ÉTIENNE.

Moi !... c'est ce monsieur Bonneau qui commence à me faire croire qu'il est plus difficile d'enlever un drapeau et de sauver la vie à son capitaine, qu'à d'amasser de l'argent.

CONSTANT.

Où veux-tu en venir ?...

ÉTIENNE.

Ils ne nous ont fêtés qu'à cause de ce qu'ils appellent l'honneur... il paraît d'après ça que nous en avons beaucoup.

CONSTANT.

Tu crois ?...

ÉTIENNE.

Dame ! pour intéresser tant de gens.

CONSTANT.

Eh bien ?...

ÉTIENNE.

Eh bien ! si cet honneur, pour lequel nous avons tant fait, nous a valu un bon déjeuner et les félicitations de tout un village... pourquoi donc ne nous procurerait-il pas les quinze cents francs dont nous avons besoin !... ça doit valoir au moins ça.

CONSTANT.

Tu as raison, parbleu !

ÉTIENNE.

Tout le monde ne ressemble pas à monsieur Bonneau... Vérification faite de nos fonds, vingt-sept francs, nous ne sommes pas riches... Allons trouver monsieur

Simon, c'est un honnête homme, il n'est pas usurier... Engageons-lui le seul bien que nous possédons; nous sommes d'autant plus intéressés à le conserver intact, qu'il est public, et que la moindre mauvaise action peut lui ôter son prix... Constant, la main sur la conscience, tu n'as rien à te reprocher?...

CONSTANT.

Pas plus que toi.

ÉTIENNE, *appelant*.

Garçon? de l'encre, du papier?...

CONSTANT.

Que veux-tu faire?

*Un garçon apporte tout ce qu'il faut pour écrire.*

ÉTIENNE.

Mets-toi là, et écris. « Nous, Étienne Durand, et  
« Constant Perrier, maréchaux-des-logis au huitième  
« de dragons; engageons notre *honneur* pour la somme  
« de quinze cents francs, remboursable dans l'espace  
« de trois années, à dater de ce jour. Le 29 juillet  
« 1824. » Signé Durand.

CONSTANT.

Signé Perrier.

ÉTIENNE, *retournant le revers de son habit de manière à cacher sa croix.*

Allons, mon garçon, fais comme moi, à l'ombre pour trois années.

CONSTANT, *embrassant la sienne.*

C'est fait.

ENSEMBLE.

AIR: *Du Soldat laboureur.*

Cet' croix dont notr' ame est si fière,  
Qu' chacun'a l' désir de porter,  
Nobl' ornement d' not' boutonnière,  
Pour trois ans va donc te quitter.

*Regardant leurs croix.*

Gage sacré de mon courage,  
 Objet pour moi si précieux,  
 J' vais t'aimer encor' davantage,  
 Si tu m' sers à fair' des heureux. (bis.)  
 Cett' croix dont notr' ame, etc.

CONSTANT.

Voici monsieur Simon.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, M. SIMON.

SIMON, *sans les voir.*

Cette pauvre madame Langlois... ah ! je ne souffrirai jamais!... allons de ce pas...

CONSTANT, *l'arrêtant avec gravité la main au casque.*

Pourrait-on dire un mot à monsieur Simon?...

SIMON.

Ah ! ah ! c'est vous, mes anciens?...

ÉTIENNE, *avec la même importance.*

Monsieur Simon, y aurait-il moyen de vous dire un mot?

SIMON.

Ah ! mon Dieu ! quel air grave!... c'est donc bien sérieux?...

CONSTANT.

C'est selon, monsieur Simon : il s'agit d'une somme de quinze cents francs...

SIMON.

Que vous voudriez peut-être déposer entre mes mains ?

ÉTIENNE.

Non, que nous voudrions avoir dans les nôtres.

SIMON, *avec bonté.*

Expliquez-vous, mes enfans?...

CONSTANT.

Diable ! c'est difficile... parle donc , toi?...

ÉTIENNE , *embarrassé.*

Voilà le fait , monsieur Simon... Constant et moi , nous nous ennuyons de ne pas avoir le sou dans notre poche , et nous voudrions emprunter à nous deux...

SIMON.

Quinze cents francs ?

ÉTIENNE.

Où?... oh ! mais , soyez tranquille , nous avons fait notre billet. Nous avons engagé le seul bien que nous possédons , votre argent sera placé dessus par première hypothèque.

SIMON.

Eh bien ! voyons donc cela ?

ÉTIENNE.

Tenez , voilà ce que c'est.

SIMON , *lisant.*

Nous , etc. , engageons notre honneur... comment?...

CONSTANT.

Ah ! mon Dieu , est-ce que ça ne serait pas bon?...

SIMON , *vivement.*AIR : *Sincère ami de mon enfance.*

En douter serait une offense

Digne de tout votre courroux ;

L'honneur ! voilà la meilleure assurance ;

Mais je vous le dis entre nous :

Ne rendez pas de tels billets valables ,

Car , si chez tous nos financiers

On n'engageait que des valeurs semblables ,

Que deviendraient messieurs les banquiers.

CONSTANT.

C'est vrai , c'est comme les médecins , ils ne demandent que plaie et bosse.

SIMON.

Soyez francs, un autre motif que celui d'avoir de l'argent vous engage à faire cet emprunt. (*Les deux dragons baissent les yeux et se taisent.*) Vous ne dites mot ?...

ÉTIENNE.

Ah ! monsieur Simon, croyez bien que notre silence...

SIMON.

Mes amis, je vous crois... l'argent qu'on emprunte sur un tel gage ne peut être mal employé.

CONSTANT.

Comment, vous consentiriez ?...

SIMON.

Oui, mes amis... (*à part.*) Je soupçonne que ces honnêtes garçons !... (*haut.*) Tenez, j'ai justement la somme sur moi, voilà vos quinze cents francs.

CONSTANT.

Oui, vraiment, les voilà... ce n'est point un songe.

ÉTIENNE.

Eh bien, mon ami, qu'est-ce que je te disais ?... monsieur Simon...

CONSTANT.

Notre libérateur !... courons, Étienne, courons...

SIMON.

Mes chers amis, allez, allez, et revenez bientôt.

*Pendant que sur le devant de la scène il s'essuie les yeux, les deux militaires font une fausse sortie, et entrent chez madame Langlois.*

## SCÈNE XVIII.

SIMON, seul.

Ce qu'on m'a appris de l'inhumanité de Bonneau... le besoin de ces soldats... je venais pour secourir ma

voisine , et la gronder de son peu de confiance en moi... mais mon bienfait , en passant par la main de nos amis , aura cent fois plus de mérite... Voici Bonneau ; à cette heure-ci , il doit avoir la tête un peu échauffée... si je pouvais le forcer à faire une bonne action... il semble vouloir se lier d'affaires avec moi... essayons.

## SCÈNE XIX.

SIMON , BONNEAU , *entre deux vins.*

BONNEAU.

Ce monsieur Bertrand est donc toujours en course... Ah ! c'est , je crois , monsieur Simon ?...

SIMON.

Je vous cherchais , monsieur Bonneau.

BONNEAU.

Pourrais-je vous être utile à quelque chose ?

SIMON.

Justement il s'agit d'un petit service.

BONNEAU.

Un service !... dix services... trente-sept services , si vous le désirez , mon compatriote.

SIMON.

Oh ! une bagatelle... c'est un billet de quinze cents francs que je voudrais faire escompter.

BONNEAU.

Vous ne pouviez mieux vous adresser... (*à part , en riant.*) La bonne occasion de gagner sa confiance.

SIMON.

Bien entendu , que je l'endosserai.

BONNEAU.

Ah ! par exemple , je voudrais bien voir ça... il suffit qu'il vienne d'un particulier aussi recommandable... où est l'effet ?...

## LES FRÈRES D'ARMES,

SIMON.

Le voici.

BONNEAU, *lisant avec peine.*

Attendez que je prenne ma loupe... « Nous, Étienne Durand et Constant Perrier, » ah! ah! encore nos deux soldats... « Engageons notre honneur... (*passant le coude sur le papier pour le rendre plus lisible.*) Engageons notre honneur... Il y a bien notre honneur... »

SIMON.

Eh bien?...

BONNEAU.

Comment, leur honneur?... qu'est-ce que c'est que ce gage là?...

SIMON, *à part.*

Je le vois... le vin de Ledoux... la mémoire n'y est plus... amusons-nous un peu.

BONNEAU.

Serait-ce par hasard un immeuble?

AIR : *Amis, jamais l'chagrin n'm'approche.*

Est-ce une maison, une terre,

Et sur laquelle on peut hypothéquer?...

Sont-ce des prés, des champs, une chaumière?

Mon cher Monsieur, veuillez vous expliquer. *(bis.)*

SIMON.

Mais l'on croirait que c'est une gageure.

BONNEAU.

Faites ici cesser mon embarras...

SIMON.

Eh quoi! Bonneau, vous ignorez, hélas!

Ce qu'est l'honneur?

BONNEAU.

Vraiment, je vous le jure, *(bis.)*Foi d'homme d'affair', je ne le connais pas. *(bis.)*

SIMON.

Eh bien! écoutez :



« L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,  
« On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

BONNEAU.

Ah! c'est une île... au fait, il y a bien le village des Vertus... je savais ce que je disais... c'est un domaine, un immeuble... ils ne pouvaient pas l'expliquer tout de suite... du moment qu'ils offraient des garanties... Ah! çà, mais c'est un peu gênant, si on ne peut y rentrer une fois...

SIMON.

Alors, c'est de n'en pas sortir.

BONNEAU.

C'est juste, c'est de rester dans son île... comme Robinson... Diable! mais ça fera peut-être du tort pour l'escompte!

SIMON.

Est-ce que vous ne voudriez pas?...

BONNEAU.

Si fait, si fait... (*à part.*) Dès que c'est une île... d'ailleurs il ne faut pas le mécontenter. (*haut.*) Voici les fonds.

SIMON.

Ah! çà, vous n'avez pas oublié que c'est ce soir que nous dansons?..

BONNEAU.

A vous parler franchement, je suis un danseur assez médiocre... c'est égal, je n'y manquerai pas.

SIMON.

A ce soir donc.

*Il sort.*

## SCÈNE XX.

BONNEAU, puis LE COMTE.

BONNEAU.

Ma foi, monsieur Bertrand en sera quitte pour at-

tendre jusqu'à demain... mais c'est lui-même... si je pouvais, en lui laissant prendre ce papier pour argent comptant, m'en débarrasser en gagnant l'escompte... (*haut.*) Je sortais de chez vous, monsieur Bertrand.

LE COMTE.

Et moi, je vous cherchais; avez-vous mes fonds?

BONNEAU.

Non, non, je n'en ai que la moitié; en vous les apportant (*il les lui donne*) j'ai trouvé en route l'occasion de faire une bonne opération, c'est si rare... j'ai pensé que vous attendriez jusqu'à demain pour le reste...

LE COMTE.

Une bonne opération, monsieur Bonneau? vous n'étiez pas homme à la laisser échapper.

BONNEAU.

Je suis sûr que vous en auriez fait autant à ma place... (*à part.*) s'il pouvait connaître le domaine en question?

LE COMTE.

Et peut-on vous demander de quoi il s'agit?

BONNEAU.

C'est un effet que j'ai escompté.

LE COMTE.

Donnez... (*il lit.*) Que vois-je!

BONNEAU.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

LE COMTE.

Les deux Dragons!.. connaissez-vous la valeur de ce billet?..

BONNEAU.

Ma foi, pas trop. (*à part.*) Ah ça! est-ce que ça serait meilleur que je ne croyais?

## SCÈNE XXI.

43

LE COMTE.

Il est de quinze cents francs, c'est juste la somme qui me revient, je le prends pour cette valeur.

BONNEAU.

Sans escompte?

LE COMTE.

Que parlez-vous d'escompte?.. un pareil effet ne doit rien perdre... (*quatre heures sonnent.*) (*à part.*) quatre heures! le régiment va arriver... Adieu, monsieur Bonneau, nous nous reverrons bientôt.

BONNEAU.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

## SCÈNE XXI.

BONNEAU, puis MADAME LANGLOIS, MARIE, JULIENNE.

BONNEAU.

Définitivement, il paraît qu'ils connaissent tous l'île de l'honneur... je n'aurais peut-être pas dû m'en défaire si vite... j'aurais pu tirer un parti très avantageux de cela... allons, n'y pensons plus... je suis rentré dans mes fonds... à propos, l'heure est plus qu'écoulée, voyons si la mère Langlois?

MARIE, à madame Langlois.

Voilà ce vilain monsieur Bonneau, si nous pouvions nous moquer de lui...

*Elle parle bas à sa mère et à sa sœur.*

BONNEAU.

J'allais me rendre chez vous.

MARIE, s'avançant tristement.

Nous vous cherchions, monsieur Bonneau...

MADAME LANGLOIS, de même.

Mon cher monsieur Bonneau!

## LES FRÈRES D'ARMES ,

BONNEAU.

Elle m'appelle son cher, elle n'a pas d'argent.

MADAME LANGLOIS, *lui donnant un billet.*AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

V'là cinq cents francs que j' vous apporte ;  
 Ne vous montrez point insensible ;  
 Sur un mois de délai nous comptons.

BONNEAU.

Non, non, je suis inaccessible.

JULIENNE, *lui donnant un autre billet.*

En voilà cinq cents autr'...

BONNEAU.

C'est bien.

JULIENNE.

Un peu de temps... allons, de l'indulgence.

BONNEAU.

Non, je ne donnerai plus rien.

MARIE, *lui donnant le troisième billet en riant.*

Si fait vous donneriez vot' quittance.

Ah ! vous n' vouliez plus donner rien.

Si fait vous donnerez vot' quittance.

BONNEAU, *vivement surpris.*Comment, vous me payez ?.. *Il donne la quittance.*

MADAME LANGLOIS.

Vous devriez rougir, d'avoir eu moins de cœur que deux soldats sans fortune !

BONNEAU.

Eh ! quoi, c'était pour vous ? par exemple !...

*On entend les tambours et les trompettes.*MARIE, *courant au fond.*

Ah ! ma mère, c'est le régiment... faudra-t-il qu'Étienne et Constant partent au moment où votre consentement...

MADAME LANGLOIS.

Du courage, mes enfans, tout s'arrangera peut-être.

## SCÈNE XXII.

TOUT LE MONDE, puis LE COMTE, en uniforme de lieutenant-général. Le régiment défile sur l'air de *Fernand-Cortez*. ÉTIENNE ET CONSTANT sont en tête, au port d'armes.

## CHOEUR DE PAYSANS.

AIR : de *Fernand Cortez*.

N' perdons pas un instant,  
On va passer la revue.  
Plaçons-nous promptement,  
Car voici l' régiment.

MARIE.

Ah ! ma mère, regardons  
Leur brillante tenue ;  
Quel's moustach's ! quels pompons !  
Qu' c'est donc beau des dragons !

CHOEUR.

N' perdons pas un instant, etc.

L'OFFICIER.

Halte ! front ! à droite... alignement... fixe.  
*Le Comte sort de l'auberge ; à sa vue, fanfares, trompettes.*

TOUS.

Monsieur Bertrand !

LE COMTE.

Vous êtes étonnés, mes amis, de reconnaître dans le prétendu négociant Bertrand, le général qui va commander la division rassemblée dans les environs... mais j'avais un but en prenant ce déguisement, (*regardant les deux dragons.*) et je crois l'avoir parfaitement rempli... Étienne et Constant, approchez.

*Les deux dragons s'avancent en mettant la main au casque.*

BONNEAU.

Que diable va-t-il leur faire ?

LE COMTE.

Où sont vos croix ?...

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Mon général !...

LE COMTE.

Répondez : où sont vos croix ?

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Nos croix !...

LE COMTE.

On ne m'a donc pas trompé... C'est vous qui avez  
souscrit cet effet de 1500 francs.

MADAME LANGLOIS, *avec surprise.*

De 1500 francs.

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Oui, mon général.

LE COMTE.

Par lequel vous avez engagé votre honneur.

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Oui, mon général.

BONNEAU.

C'est ça... le domaine en question...

LE COMTE.

Et vous êtes bien déterminés à faire honneur à vo-  
tre signature ?

ÉTIENNE ET CONSTANT.

Oui, mon général.

LE COMTE.

Eh bien ! sachez, Messieurs, que c'est moi qui suis  
votre créancier... je veux que tout le monde connaisse  
l'engagement que vous avez pris, je le ferai mettre à  
l'ordre du jour.

MADAME LANGLOIS.

Comment ! c'était pour moi ?...

LE COMTE.

*Air d'Aristippe.*

Dignes soutiens de la patrie  
 Nous vous devons des éloges brillans ,  
 En vous , de la France chérie  
 On renonçoit sans peine deux enfans. (bis.)  
 N'écouter que sa conscience ,  
 De l'or mépriser les attraits ,  
 Du malheureux embrasser la défense ,  
 Voilà , voilà , le vrai soldat français. (bis.)

MADAME LANGLOIS.

Ah ! mes enfans, pourquoi faut-il que vous partiez ?

LE COMTE.

Vous seriez donc bien heureuse s'ils restaient?...

MADAME LANGLOIS.

Monsieur le général, cela peut-il se demander ?

LE COMTE.

Eh bien ! c'est moi qui veux acquitter leur effet, mais je le garderai comme un témoignage de la loyauté française, et de la franchise militaire ; et pour commencer le paiement des intérêts, tenez madame Langlois, voilà vos enfans... Marie, Julienne, voilà vos époux.

MARIE.

Suis-je contente !

LE COMTE.

Je les dote, et pour que vous ayez le temps de vous accoutumer au mariage, Étienne et Constant, je vous accorde un congé jusqu'au moment où la présence de deux braves comme vous sera nécessaire à la défense et à la gloire de notre belle patrie.

VAUDEVILLE FINAL.

*Air : Vaudeville de Michel et Christine.*

CHORUR.

En avant  
 L' régiment ,

## LES FRÈRES D'ARMES,

Quand il se met en mouvement  
 Pour défendre la patrie ,  
 Il crie

En avant , en avant.

LE COMTE, *aux deux dragons.*

En vous unissant à vos belles ,  
 J'ai voulu faire leur bonheur ,  
 Au soin de leur rester fidèles  
 Je me remets à votre honneur.

*A madame Langlois.*

Pour eux jamais serment ne fut frivole ,  
 Ils ont promis d'être constans , je dois  
 Être certain , en regardant leurs croix ,  
 Qu'ils sauront tenir leur parole.

CHŒUR.

En avant , etc.

BONNEAU.

Jeunesse parfois sans ressource ,  
 Que j'oblige complaisamment  
 De mes conseils et de ma bourse ,  
 Songez bien au remboursement.  
 Car de délais tout espoir est frivole ,  
 J'ai l'habitude , assisté des recors ,  
 Quand j'ai promis une prise de corps ,  
 De tenir toujours ma parole.

CHŒUR.

En avant , etc.

MARIE.

A mainte personn' j'entends dire  
 Qu'un mari par ses vœux lié ,  
 Trop souvent dans l' monde soupire  
 Pour d'autres que pour sa moitié.

*A Étienne.*

Mais vous , Monsieur , soyez plus bénévole  
 Quand vous aurez signé l' papier timbré ,  
 D'avant M. l' mair' , quand vous serez juré ,  
 N'allez pas fausser vot' parole.



## SCENE XXII.

49

CHOEUR.

En avant , etc.

LEDOUX.

Le magister de not' village  
Tomba malade un beau matin ,  
On court bien vit' dans l' voisinage  
Chercher l' plus fameux-médecin ;  
Voyons vot' pouls... j' vous l' dis sans protocole ,  
Vous sortirez dès d'main , j' puis l'assurer ,  
Le lendemain il fut s' faire enterrer ,  
L' docteur avait t'nu sa parole.

CHOEUR.

En avant , etc.

ÉTIENNE ET CONSTANT , *au public.*

En vous , mettant mon espérance ,  
A l'auteur , ce soir , j'ai promis ,  
Que de la salle l'indulgence  
Saurait chasser ses ennemis.  
D'un vrai soldat l'honneur est la boussole ,  
Sur ma promesse il se repose , hélas !  
Je suis Français ! vous ne voudriez pas  
Me faire trahir ma parole.

CHOEUR.

En avant , etc.

FIN.